

CHAPITRE 1 : Etude des *Essais* de Montaigne et du parcours associé « Notre monde vient d'en trouver un autre »

Quand rencontrer un « autre » monde nous rend critique envers le nôtre...

Extrait 1 : Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, Livre I, 1580.

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montagnes, plus avant en la terre ferme, auxquelles ils vont tout nus, n'ayant autres armes que des arcs ou des épées de bois, **appointées** par un bout, à la mode des langues¹ de nos épieux. C'est chose **émerveillable** que de la fermeté de leurs combats, qui ne
5 finissent jamais que par meurtre et effusion de sang ; car, de routes² et d'effroi, ils ne savent que c'est. Chacun rapporte pour son trophée la tête de l'ennemi qu'il a tué, et l'attache à l'entrée de son logis. Après avoir longtemps bien traité leurs prisonniers, et de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser, celui qui en est le maître, fait une grande assemblée de ses connaissances ; il attache une corde à l'un
10 des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient, éloigné de quelques pas, de peur d'en être **offensé**, et donne au plus cher de ses amis l'autre bras à tenir de même ; et eux deux, en présence de toute l'assemblée, l'assomment à coups d'épée. Cela fait, ils le rôtissent et en mangent en commun et en envoient des lopins à ceux de leurs amis qui sont absents³. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir,
15 ainsi que faisaient anciennement les Scythes ; c'est pour représenter une extrême vengeance. Et qu'il soit ainsi, ayant aperçu que les Portugais, qui s'étaient ralliés à leurs adversaires, usaient d'une autre sorte de mort contre eux, quand ils les prenaient, qui était de les enterrer jusqu'à la ceinture, et tirer au demeurant du corps force coups de trait⁴, et les pendre après, ils pensèrent que ces gens ici de l'autre
20 monde, comme ceux qui avaient semé la connaissance de beaucoup de vices parmi leur voisinage, et qui étaient beaucoup plus grands maîtres qu'eux en toute sorte de malice, ne prenaient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle devait être plus aigre que la leur, commencèrent de quitter leur façon ancienne pour suivre cette-ci. Je ne suis pas marri⁵ que nous remarquons l'horreur **barbaresque** qu'il y a
25 en une telle action, mais oui bien de quoi, jugeant bien de leurs fautes, nous soyons si aveuglés aux nôtres.

¹ Embouts en fer

² Déroutes, défaites

³ Coutume caraïbe

⁴ Des coups de flèche

⁵ Contrarié, affligé

Extrait 2 : Montaigne, « Des Cannibales », *Essais*, Livre I, 1580.

Le roi parla à eux⁶ longtemps, on leur fit voir notre façon, notre pompe, la forme d'une belle ville : après cela, quelqu'un leur en demanda leur avis et voulut savoir d'eux ce qu'ils y avaient trouvé de plus admirable. Ils répondirent trois choses, dont j'ai perdu la troisième, et en suis bien marri⁷ ; mais j'en ai encore deux en
5 mémoire. Ils dirent qu'ils trouvaient en premier lieu fort étrange que tant de grands hommes, portant barbe, forts et armés, qui étaient autour du roi (il est vraisemblable qu'ils parlaient des Suisses de sa garde) se soumissent à obéir à un enfant, et qu'on ne choisissait plutôt quelqu'un d'entre eux pour commander. Secondement (ils ont
10 une façon de leur langage qu'ils nomment les hommes « moitié les uns des autres ») qu'ils avaient aperçu qu'il y avait parmi nous des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités et que leurs moitiés étaient mendiants à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ; et trouvaient étrange comme ces moitiés ici, nécessiteuses pouvaient souffrir une telle injustice, qu'ils ne prissent les autres à la gorge ou missent le feu à leurs maisons. Je parlai à l'un d'eux fort longtemps ; mais
15 j'avais un truchement⁸ qui me suivait si mal, et qui était si embêté à recevoir mes imaginations par sa bêtise que je n'en pus tirer rien qui vaille. Sur ce que je lui demandai quel fruit il recevait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine et nos matelots le nommaient roi), il me dit que c'était marcher le premier à la guerre. De combien d'hommes il était suivi ; il me montra un espace de
20 lieu pour signifier que c'était autant qu'il en pourrait en un tel espace : ce pouvait être quatre ou cinq mille hommes. Si hors la guerre toute son autorité était expirée, il dit qu'il lui en restait cela que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui dressait des sentiers au travers des haies de leurs bois, par où il pût passer bien à l'aise. Tout cela ne va pas trop mal : mais quoi ? ils ne portent point de hauts de
25 chausses⁹ !

⁶ Il s'agit de trois habitants du Nouveau Monde venus en France. La rencontre avec le roi Charles IX a lieu à Rouen.

⁷ Contrarié

⁸ Interprète

⁹ Partie du vêtement masculin allant de la ceinture aux genoux.

Extrait 3 : Jean de Léry, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, chapitre XV (extrait), 1578

Je pourrais encore amener quelques autres semblables exemples, touchant la cruauté des sauvages envers leurs ennemis, n'était¹⁰ qu'il me semble que ce que j'en ai dit est assez pour faire avoir horreur, et dresser à chacun les cheveux en la tête. Néanmoins afin que ceux qui liront ces choses tant horribles, exercées **journellement**
5 entre ces nations barbares de la terre du Brésil, pensent aussi un peu de près à ce qui se fait par deçà parmi nous: je dirai en premier lieu sur cette matière, que si on considère à bon escient¹¹ ce que font nos gros usuriers¹² (sugant le sang et la moelle, et par conséquent mangeant tous en vie¹³, tant de veuves, orphelins et autres pauvres personnes auxquels il vaudrait mieux couper la gorge d'un seul coup,
10 que les faire ainsi languir) qu'on dira qu'ils sont encore plus cruels que les sauvages dont je parle. [...]

Davantage, si on veut venir à l'action brutale de mâcher et manger réellement (comme on parle) la chair humaine, ne s'en est-il point trouvé en ces régions de par deçà, voire même entre ceux qui portent le titre de Chrétiens, tant en Italie
15 qu'ailleurs, lesquels ne s'étant pas contentés d'avoir fait cruellement mourir leurs ennemis, n'ont pu rassasier leur courage, sinon en mangeant de leur foie et de leur cœur ? Je m'en rapporte aux histoires. Et sans aller plus loin, en la France quoi ? (Je suis Français et je me fâche de le dire) durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24 d'août 1572¹⁴ dont je n'accuse point ceux qui n'en sont pas cause: entre
20 autres actes horribles à raconter, qui se perpétrèrent lors par tout le Royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrés dans Lyon, après être retirés de la rivière de Saône) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant et dernier enchérisseur? Les foies, cœurs, et autres parties des corps de quelques-uns ne furent-ils pas mangés par les
25 furieux meurtriers, dont les enfers ont horreur ? [...]

Par quoi, qu'on n'abhorre¹⁵ plus tant désormais la cruauté des sauvages anthropophages, c'est-à-dire mangeurs d'hommes: car puisqu'il y en a de tels, voire d'autant plus détestables et pires au milieu de nous, qu'eux qui, comme il a été vu, ne se ruent que sur les nations lesquelles leur sont ennemies, et ceux-ci se sont
30 plongés au sang de leurs parents, voisins et compatriotes, il ne faut pas aller si loin qu'en leur pays ni qu'en l'Amérique pour voir choses si monstrueuses et prodigieuses.

¹⁰ Si ce n'est que

¹¹ Intelligemment, en réfléchissant

¹² Personne qui prête de l'argent et qui perçoit des intérêts

¹³ Alors qu'ils sont encore vivants

¹⁴ Massacre des protestants par les catholiques le jour de la Saint-Barthélémy

¹⁵ Déteste

Extrait 4 : Denis Diderot, *Supplément au voyage de Bougainville, 1796*, chapitre II (extrait), « Les adieux du vieillard ».

« Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive. Nous sommes innocents, nous sommes heureux, et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature, et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à tous, et tu nous as prêché je ne
5 sais quelle distinction du tien et du mien. Nos filles et nos femmes nous sont communes, tu as partagé ce privilège avec nous, et tu es venu allumer en elles des fureurs inconnues. Elles sont devenues folles dans tes bras, tu es devenu féroce entre les leurs ; elles ont commencé à se haïr ; vous vous êtes égorvés pour elles, et elles nous sont revenues teintées de votre sang. Nous sommes libres, et voilà que tu
10 as enfoui dans notre terre le titre de notre futur esclavage. Tu n'es ni un dieu ni un démon, qui es-tu donc pour faire des esclaves ? Orou, toi qui entends la langue de ces hommes-là, dis-nous à tous, comme tu me l'as dit à moi-même, ce qu'ils ont écrit sur cette lame de métal : Ce pays est à nous. Ce pays est à toi ! et pourquoi ? Parce que tu y as mis le pied ! Si un Otaïtien débarquait un jour sur vos côtes et qu'il gravât sur une de vos pierres ou sur l'écorce d'un de vos arbres : Ce pays est aux
15 habitants d'Otaïti, qu'en penserais tu ? Tu es le plus fort – et qu'est-ce que cela fait ? Lorsqu'on t'a enlevé une des méprisables bagatelles, dont ton bâtiment est rempli, tu t'es récrié, tu t'es vengé, et dans le même instant tu as projeté au fond de ton cœur le vol de toute une contrée ! Tu n'es pas esclave, tu souffrirais plutôt la mort que de
20 l'être, et tu veux nous asservir ! Tu crois donc que l'Otaïtien ne sait pas défendre sa liberté et mourir ? Celui dont tu veux t'emparer comme de la brute, l'Otaïtien est ton frère ; vous êtes deux enfants de la nature ; quel droit as-tu sur lui qu'il n'ait pas sur toi ? Tu es venu, nous sommes-nous jetés sur ta personne ? Avons-nous pillé ton vaisseau ? T'avons-nous saisi et exposé aux flèches de nos ennemis ? T'avons-nous
25 associé dans nos champs au travail de nos animaux ? Nous avons respecté notre image en toi. Laisse-nous nos mœurs, elles sont plus sages et plus honnêtes que les tiennes. Nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières. Tout ce qui nous est nécessaire et bon nous le possédons.(...) »

CHAP. 1 Séance 1 Entrée en matière

Texte complémentaire :

Extrait A : Léon Poliakov, *Le Racisme*, 1976

L'ethnocentrisme dérive d'une attitude très répandue, qui consiste à se croire meilleur que les autres - nous reprendrons plus tard la question de savoir d'où vient qu'une telle attitude soit si courante. Ce qui la rend possible, c'est, de toute évidence, l'existence de différences objectives entre les hommes, et aussi entre les cultures. Un individu, membre d'un groupe ethnique donné, est donc ethnocentriste s'il considère la façon de vivre propre à son groupe comme la meilleure de toutes et les membres de son groupe comme les meilleurs des êtres humains. Cette attitude a souvent été considérée comme caractéristique de la mentalité européenne – particulièrement pendant l'ère coloniale, l'ère de la découverte des « sauvages ». En fait, ainsi que l'a bien montré l'ethnologue Claude Lévi-Strauss¹, l'ethnocentrisme est une attitude universelle, présente dans toutes les sociétés, et plus particulièrement dans celles qui ont eu peu de contacts avec le reste du monde, bref dans les sociétés dites « primitives » - en désignant par-là, sans aucune intention péjorative, les sociétés sans machinisme et sans écriture.

L'ethnocentrisme est donc, à l'origine, une attitude de « sauvage » : le mot dont les Cheyennes se désignent eux-mêmes signifie « les êtres humains » ; les Indiens Guayakis s'appellent eux-mêmes les Aché, c'est-à-dire : « les personnes », bref, chacun se croit l'unique ou l'excellent. Et considère, par conséquent, les autres, comme des êtres vaguement inférieurs.

Bien qu'incompatible, cela va de soi, avec toute appréciation objective de la diversité des cultures humaines, une telle attitude est si profondément ancrée dans l'inconscient des hommes quelle est difficilement maîtrisable. De surcroît, en règle générale, elle n'est guère dangereuse. Elle est fondée sur un refus des différences, et sur un sentiment de méfiance envers l'autre, dans lequel on voit toujours un étranger et peut-être un ennemi potentiel. Mais elle n'aboutit pas normalement au désir de persécuter l'autre, simplement à celui de l'éviter. Nous en trouvons la confirmation dans la façon dont les groupes d'indiens nomades, en Amazonie, font tout ce qu'ils peuvent pour éviter de se rencontrer au cours de leurs déplacements : chaque groupe considère les autres comme des ennemis en puissance, mais ce que cette fiction d'un « état de guerre » permanent permet en fait de réaliser, c'est, en raison de la rareté des

rencontres, la rareté des cas d'affrontements physiques effectifs, donc de guerre réelle. Bref, c'est plutôt un système de « coexistence pacifique ».

35 Quant aux Européens ou aux Occidentaux en général, leur ethnocentrisme repose, lui aussi, sur l'existence de différences réelles, et ne porte en soi aucune intention agressive. En ce sens, il porte peut-être en germe une condition nécessaire du racisme, mais il n'en est nullement la condition suffisante. Tous les ethnocentristes – c'est-à-dire finalement tous les hommes, ou à peu près – ne sont pas racistes. Pour qu'on passe de l'ethnocentrisme au racisme, il faut et il suffit qu'aux différences objectives s'ajoute, dans l'esprit du raciste, une différence imaginaire : la conscience, 40 nécessairement fausse, d'une différence biologique entre sa victime et lui-même.

Et le cas échéant, par voie de conséquence, désir de détruire ces différences : car pour un raciste du type hitlérien, l'homme qui diffère biologiquement de moi n'est pas vraiment un homme, c'est un hybride – un mélange d'homme et d'animal -, bref c'est un animal. J'ai donc le droit de le tuer si cela m'arrange; j'en ai même le devoir s'il 45 me menace. Le refus de l'autre ne suffit pas à faire le racisme, mais le racisme implique nécessairement le désir de rabaisser l'autre.

CHAPITRE 1 Séance 4 : Autour du mot « barbare »

Texte complémentaire : Pierre ZAOUÏ, "Le triple embarras du mot "barbare", *L'Humanité*, 17/11/2015.

François Hollande a parlé de «*barbarie absolue*» pour qualifier les massacres du vendredi 13 novembre. Il n'est pas le seul. Le mot barbarie revient à nouveau en boucle, de Manuel Valls et Bernard Cazeneuve à Nicolas Sarkozy ou Monseigneur Vingt-Trois. Comme après le 11 Septembre, comme après les crimes de Mohamed Merah, comme
5 après les attaques de janvier contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher de Vincennes [...]

On peut comprendre un tel cri : barbares ceux qui, en transgressant autant les valeurs de la vie que celles de la justice, s'excluent d'eux-mêmes de l'humanité ; barbares ceux qui tuent de sang-froid nos enfants, nos voisins, nos compatriotes ; barbares ceux qui hurlent à nouveau avec un autre accent mais la même violence aveugle *Viva la*
10 *muerte*. On aimerait le crier soi-même. Mais : et après ? Un cri n'est pas une pensée. Ou bien, c'est une pensée mais une pensée qui ne veut pas se penser, une pensée refoulée ou impensée, voire une foule de pensées inchoatives et confuses que la raison peine à démêler et qui soudain s'expulsent toutes en même temps - on appelle cela le «*cri du cœur*».

15 Quand il vient des victimes, de leurs amis ou de leur famille, il est d'une terrible humanité, on y entend la colère, la rage, la nausée, et un ton au-dessous le chagrin irrémédiable que de tels affects tentent vainement de surmonter. Mais que dit-il, quand il vient des politiques et des journalistes, surtout quand il est répété à l'envi ?

On ne peut jamais être certain en ces affaires, et il faut se garder d'inutiles procès
20 d'intention. Mais les mots disent toujours davantage que ce qu'on veut leur faire dire et, dans le cas qui nous préoccupe, de manière particulièrement embarrassante.

Le premier embarras vient évidemment du sens premier et de la portée historique du mot barbare, bien avant son sens actuel de violence sanguinaire et aveugle. Pendant toute l'Antiquité, le terme «barbare» (*barbaros* en grec, *barbarus* en latin), qui signifie
25 «étranger», et plus précisément celui qui ne parle pas la langue grecque, n'est jamais employé pour signifier des actes ou des personnes particulières mais des peuples entiers confondus dans la même négation - c'est le mot de l'amalgame par excellence. A la fin de l'Empire romain, est barbare celui qui participe aux invasions du même nom - c'est le mot même du complexe obsidional, de celui qui se vit en état de siège. Au milieu du
30 Moyen Age, surtout quand commencent les croisades, il devient le mot privilégié pour désigner les non-catholiques, et, plus particulièrement, les Sarrasins - c'est presque l'exact équivalent du *kafer*, du mécréant, en terre d'islam. Enfin, jusqu'à la fin du XIX^e siècle sont nommés «barbaresques» les pirates musulmans qui sillonnent la Méditerranée - c'est l'un

des mots qui justifient l'expédition en Algérie de 1830 et le début de la colonisation du
35 Maghreb.

Le second embarras vient des quartiers de l'Est parisien «*choisis soigneusement*» par Daech suivant les mots de son communiqué. Il s'agit bien de cette «zone grise» dont parlait Abou Bakr al-Baghdadi, à la tête de Daech, après les attentats de janvier, c'est-à-dire cette zone où vivent pacifiquement chrétiens, juifs, musulmans et
40 athées, Français de souche, Français issus de l'immigration et étrangers en balade. En d'autres termes, que ceux de la logorrhée jihadiste, on dirait que c'est là une des rares zones de France encore peu racistes, où le Front national est le plus faible, où l'on sait, sans même avoir besoin de lire Montaigne ou Lévi-Strauss, que nous ne sommes pas nous-mêmes dépourvus d'une certaine barbarie, à Lampedusa, à Calais ou dans nos
45 banlieues à l'abandon, que le barbare, c'est d'abord celui qui croit en la barbarie de l'autre, que le pire des aveuglements est de croire le monde divisé par nature ou par culture en barbares et civilisés, qu'il faut au contraire penser les enjeux politiques en termes politiques, c'est-à-dire aussi, quand il le faut, en termes de guerre, de stratégie, d'ennemis, mais non en termes de barbarie et de civilisation. Voilà ce que vise en premier
50 lieu Daech : l'idée de coexistence et de solidarité au moins toujours possible entre les peuples et les cultures, ce qu'interdit d'avance l'emploi du mot barbare.

Enfin, une troisième forme d'embarras tient aux superlatifs qui s'accroissent spontanément au terme de barbarie : barbarie *absolue*, les *derniers* des barbares. Car alors, comment qualifier ce que subissent les peuples de Syrie, d'Irak, de Libye, du Yémen
55 ou du Soudan ? Considérer la barbarie qui nous frappe comme la plus haute forme possible de barbarie dénote, au-delà de l'émotion compréhensible des premiers jours, un étrange aveuglement aux souffrances des autres, aux frontières de ce qu'on prétend dénoncer.

Bref, presque à tous égards, le terme de barbarie apparaît comme un mot brûlé.
60 Brûlé parce qu'on l'a trop employé pour désigner l'autre en général, et, particulièrement, le musulman. Brûlé, parce qu'il fait écran à toute intelligence précise de l'ennemi qu'exige toute situation de guerre. Brûlé, parce qu'il situe le conflit exactement sur le terrain où Daech veut le situer : celui de la culture et des valeurs et non celui de la politique, des alliances et des rapports de force. Brûlé, même parce qu'en un sens, il réalise d'avance la
65 finalité obvie de tels actes : introduire le sentiment de la barbarie au cœur de la société française avec ses inévitables conséquences en termes de confusion, de soupçon et d'exclusion que vont connaître une fois encore tous les Français musulmans ou d'origine arabe afin de les pousser à rejoindre le jihad. Tant que l'on ne sait pas comment éradiquer Daech et gagner cette guerre qui frappe sur notre propre territoire, contrevenir au moins
70 de toutes nos forces au renforcement d'un tel sentiment est notre devoir le plus urgent. En particulier, en arrêtant au plus vite de parler de barbares et de barbarie.